

Cap-aux-Diamants

Marie-Marguerite Lacorne

Julie Roy

Coup d'oeil sur le vingtième
Numéro 59, automne 1999

URI : id.erudit.org/iderudit/7693ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN 0829-7983 (imprimé)
1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roy, J. (1999). Marie-Marguerite Lacorne. *Cap-aux-Diamants*, (59), 62–62.

Tous droits réservés © Les Éditions Cap-aux-Diamants inc., 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Marie-Marguerite Lacorne

Née à Montréal en 1775, Marie-Marguerite Lacorne est issue de deux grandes familles canadiennes, les Lacorne par son père Saint-Luc de Lacorne, militaire, navigateur (auteur du *Naufrage de l'Auguste*) et commerçant bien en vue de Montréal et les Boucher de Boucherville par sa mère Marie-Marguerite. Après des études sans doute effectuées à la congrégation Notre-Dame, elle fréquente le jeune militaire anglais John Lennox. Les mariages mixtes sont alors décriés par de nombreux Canadiens. Sa cousine, Catherine Perrault, dans une lettre à sa mère, rapporte ses craintes sur ce mariage éventuel.

«Lacorne est heureuse comme une reine, malgré cela bien triste ; si elle épouse cet officier, monsieur Lennox, qui l'aime sérieusement et elle aussi, elle va mener ma tante au tombeau. Je l'ai trouvé bien triste, ma tante ne veut pas la laisser sortir, crainte qu'elle ne lui parle et qu'elle le voit, mais malgré cela elle est maîtresse elle a toute la maison dans sa manche et elle reçoit des lettres. C'est bien malheureux de telles inclinations.»

Le 8 mars 1794, l'union officielle a finalement lieu à l'église anglicane Christ Church, de Montréal. Après le mariage, le couple part en Angleterre où la nouvelle M^{me} Lennox fait la connaissance de sa belle famille. La carrière de son mari la conduit ensuite à la Barbade, puis à la Jamaïque où ce dernier obtient le grade de major. Nous avons peu de détails sur les activités de Marie-Marguerite durant cette période, sinon qu'elle donne naissance à quatre enfants et perd son mari le 24 juin 1802. Ce n'est que six ans plus tard qu'elle revient au Canada avec ses trois filles, Marie-Anne-Marguerite (14 ans), Catherine-Élisabeth (13 ans), Charlotte (9 ans) et John Manners Kerr (6 ans).

Marie-Marguerite s'installe à Montréal et, à la mi-novembre, elle épouse Jacques Viger de douze ans son cadet. Ce dernier obtient le poste de rédacteur du *Canadien* à Québec quelques jours à peine après leur mariage, puis il est appelé à siéger à la Chambre. Forcés de vivre séparés pendant de longs mois, les deux époux échangeront une correspondance que Viger a recopiée en partie dans sa *Saberdache*. Les lettres s'échelonnent de 1808 à 1834 au gré des absences de Viger. C'est à travers ce qu'elle appelle ses «griffonnages» que l'on découvre la complicité et l'admiration réciproque de ce couple, mais également une



Marie Marguerite Lacorne.
(Koert Dubois Burnham et David Kendall Martin.
La Corne Saint-Luc-His Flame. Keeseville, New York,
Highlands, 1991, p. 156).

épouse forte de ses expériences passées, qui encourage et conseille son mari dans ses entreprises politiques.

Pour Marguerite, la vie à Montréal s'écoule entre la gestion de ses affaires avec la famille Lennox en Angleterre, les soins à ses enfants et la vie mondaine de Montréal. Voisine de la famille Papineau, des liens très serrés se tisseront entre Marguerite Lacorne-Viger et Julie Bruneau-Papineau, épouse de Louis-Joseph Papineau. Vivant la même solitude, elles se visitent régulièrement, échangent leurs correspondances, lisent les journaux et discutent ensemble des affaires du gouvernement. Les années 1830, terminées par les Rébellions, sont des plus animées dans l'arène politique. Pendant que son mari lui fait le récit des débats de la Chambre dans sa correspondance, elle commente les actions du gouvernement et donne son avis sur les délibérations des partis. Dans son salon, Marguerite Lacorne-Viger reçoit les citoyens les plus en vue de Montréal, dont la famille Viger et de nombreux amis de la cause politique, qui viennent entendre lecture des lettres de son mari et discuter

des affaires politiques. Elle sera l'une des premières lectrices des *Considérations* de Denis-Benjamin Viger.

Jacques Viger est également connu des historiens pour sa *Saberdache* et ses albums. Dans une lettre au chapelain des ursulines de Québec, il remercie les religieuses d'avoir apporté leurs «charmantes petites contributions» à l'album de son épouse. La collaboration de M^{me} Viger nous apparaît désormais évidente dans la constitution des albums de Viger : une pratique d'ailleurs jugée féminine à l'époque. Marguerite Lacorne a également offert à son mari une chanson amoureuse qu'elle avait composée quelques mois après leur mariage. Elle la lui dédie dans une lettre, en février 1809.

Marguerite Lacorne est une femme issue d'un milieu lettré qui, avec son bagage familial et un esprit éclairé, a su seconder habilement son mari dans une carrière publique qui ne lui était pas admise. Une voix feutrée dans cette époque de discours grandiloquents, mais une voix assurée qui lève le voile sur la vie des femmes du début du XIX^e siècle, épouses et mères de famille, mais aussi aventurières, conseillères politiques et femmes de lettres, qui ont su s'engager dans la vie sociale, politique et culturelle de leur époque. ♦

Julie Roy

